

Duy et le puzzle manquant



PAR PHAN VĂN TRƯỜNG JJR64

Lorsque Duy prit sa retraite à 59 ans, après de longues et mornes années d'ingénieur en calcul dans une petite société d'études, il était loin d'imaginer qu'il allait vivre une toute autre vie à Cần Thơ, une capitale régionale dans le Sud du Vietnam.

Arrivé en France après les événements de 1975, il s'estimait privilégié de trouver un travail presque à la mesure de ses capacités et de ses souhaits. Oh, rien de si particulier, pouvait-on qualifier le travail lui-même. Mais après des semaines de naufrage dans l'océan, des mois de survie sur cette île célèbre pour avoir abrité des centaines de milliers de compatriotes, il n'aspirait plus qu'à une certaine stabilité. La majorité des habitants de l'île partait pour les Etats-Unis et l'Australie. Il était parmi les rares à choisir la France et à espérer que la France l'accueille, et pour cause, il avait fait des études secondaires en langue française. Il s'établit finalement à Reims et fit le vœu de ne plus bouger, angoissé de devoir encore affronter quelque bouleversement imprévu.

A cette époque il tenait tant à sa stabilité qu'il se méfiait même des femmes, car en effet, il se disait que mariage signifiait risque de divorce. Et divorce serait synonyme d'ennuis et encore de changements. Dans son travail, sans le dire explicitement, il cherchait à faire comprendre à son patron qu'il était content d'être là où il était, qu'il ne voulait qu'une chose, bien faire son travail et éviter trop de mouvements. Il ne demanderait pas de promotion, on l'aura compris. Il avait vu tant des gens promus qui finissaient par être éjectés par le haut, si ce n'était par le bas.

Duy voulait être tranquille de manière malade, voire obsessionnelle, et il réalisa son souhait lorsqu'il accepta de prendre une retraite anticipée dès que l'opportunité se présentait. Car la retraite certes fut un changement, mais un tout dernier changement, un bouleversement certes, mais pour ne plus jamais rien changer par la suite.



Et Duy se décida à rentrer à Cần Thơ, la ville où il était né, celle où il avait gardé encore quelques liens familiaux. Il loua en longue durée un petit appartement dans un immeuble construit juste dans le périmètre de leur ancienne maison familiale, détruite pendant la guerre. Duy se sentait heureux dans ses éléments, car il retrouvait enfin l'ambiance de son enfance, la musique de son adolescence, le regard affectueux des cousins et cousines, et même des gens déjà fort âgés qui avaient connu son père et sa mère. En son for intérieur, il se félicitait d'avoir fait le bon choix. Après tant de vicissitudes, le calme serein et l'atmosphère intemporelle des bienheureux.

Du moins, c'était ce qu'il croyait. C'était sans compter avec Dieu, et dans son cas particulier, Dieu avait son idée à lui.

* * *

« Adagio... »

Ce fut Dung, une cousine lointaine qui fut à l'origine du premier mouvement.

Dung avait toujours été une maligne. Quarante ans, mariée, divorcée et dit-on sans enfant. Pendant toutes ces années que Duy passa en France, Dung s'était mise avec un Coréen responsable d'un chantier à Cần Thơ. Puis à l'achèvement du contrat le Coréen était parti à Séoul sans emmener Dung dans ses bagages. Dung refit la même erreur avec un Taïwanais, rempila sur trois ans de corvée amoureuse sans vrais désirs ni solides promesses. Dung se mit ensuite en roue libre comme on dit, avec un chercheur français spécialisé en géologie. C'est là que Dung apprit à apprécier la galanterie française. Elle goûta à cette façon mesurée de parler, cette manière inimitablement élégante d'appréhender les choses. Mais par-dessus tout elle ne pouvait oublier au départ de son Beau Brummell son côté spontanément épicurien latin. *Carpe Diem*, c'était suave jusqu'à l'ensorceler. Et donc une sorte de *dolce vita* à la mode de Cần Thơ.

Mais à mesure que son âge avançait Dung réalisait parfaitement qu'elle n'avait pas d'enfants bien qu'un trop d'amour. Elle se disait fréquemment qu'il convenait de commencer à construire enfin sa vie, et l'idéal serait de

partir à la chasse d'un Việt Kiều, à la fois Français pour le mode de vie et Việt pour la langue. Par-dessus le marché, Dung savait pertinemment - comme beaucoup d'autres Vietnamiennes - que la législation française dans les successions est bizarrement équitable pour tous les enfants, qu'ils soient conçus hors ou au sein du mariage. Elle allait sûrement en tenir compte.

Et c'est à ce moment là qu'elle revit Duy, son cousin lointain. Le fait que Duy cherchait à s'établir définitivement dans le périmètre natal achevait de la convaincre que c'était lui le compromis recherché. Les relations de cousins-cousines facilitaient les premiers contacts. La solitude de Duy offrait des opportunités uniques pendant lesquelles Dung pouvait à loisir offrir son charme.

* * *

« *Allegro...* »

Mais Dung n'était pas la seule à s'intéresser à Duy. Dung avait une sœur jumelle, Thy.

Thy, c'était un tout autre style. Ce n'était pas une coureuse comme sa sœur Dung. Ni calculatrice. Sérieuse voire rangée, elle était mariée à un jeune notable de Cần Thơ. On disait, bien que ce fût deux sœurs jumelles, que Thy était bien plus jolie et rayonnante. Son charme, de l'aveu des garçons du coin, était irrésistible. Mais le destin est quelque fois surprenant. Après quinze ans de mariage, le mari de Thy, joueur, buveur et coureur de jupons invétéré succomba à une crise cardiaque après une mise en jeu trop importante. Thy devint veuve sans enfant à trente-huit ans.

Le cas de Thy était bien plus complexe qu'il en avait l'air. Fille très sage, mais en réalité très sensuelle, elle était morfondu et malheureuse d'avoir été ignorée par son défunt mari pendant de si longues années. Refoulant ses désirs, elle ne voulait surtout pas batifoler lorsqu'elle en avait pourtant l'occasion, et les occasions ne manquaient pas après le décès de son époux. Mais, elle trouvait répugnant de se donner à d'autres notables du coin, tous copains de la famille, tous mariés, tous chantant la même chanson de la vie familiale frustrée d'amour, et tous ne voulant en aucun cas divorcer pour refaire leur vie avec elle. Elle réalisait assez vite qu'elle devait partir loin si elle voulait enfin vivre. Peut-être dans une ville où elle se sentirait parfaitement inconnue. Garder son prestige, oui, se dit-elle. Mais quand même, on n'a qu'une vie. Quand alors profiter de la vie, si ce n'est pas maintenant !

Et c'était exactement à ce moment là que sa sœur jumelle lui dit : « Thy, je viens de faire la connaissance d'un cousin de France qui dit rentrer définitivement au pays. Garçon distingué, pas richissime, mais sait-on jamais. Viens, je te le présente car je voudrais connaître ton avis. »

Thy trouva Duy exactement à son goût. Assurément distingué, une élégance discrète, sérieux, comme tous les Việt Kiều français. Surtout elle le trouva très homme. Rien à voir avec son défunt mari, mauviette, menteur, faible et débraillé.

Thy dissimula soigneusement son intérêt, conseilla à sa sœur jumelle de ne pas s'emballer, laquelle ne tarda pas à lui faire comprendre qu'à l'âge où elles se trouvaient et avec un aussi lourd passif, elles seraient coupables d'hésiter. Thy dit alors à Dung : « tu l'auras dit pour nous deux, hein ? » Dung ne comprit pas l'allusion, lourde pourtant de significations.

* * *

« *Vivacissimo* »...

Duy, du haut de ses 59 ans, ne laissait pas un détail lui échapper. On n'a pas vécu six décennies pour rien. Mais il était partagé entre plusieurs sentiments.

Toute sa vie, il avait refusé de participer ni de près ni de loin aux aventures de l'amour. Fatigant et stérile, s'était-il toujours rappelé à lui-même, et ça finit toujours par des larmes. Mais voilà, il s'en foutait maintenant, ça lui semblait égal qu'on l'aimât ou pas. Et quelles seraient les conséquences d'actes d'amour irraisonné, deux femmes tout d'un coup, il n'avait même pas à y penser.

Il se dit au fond de lui-même que c'était peut-être maintenant ou jamais de connaître vraiment une femme. Voire plusieurs. Il n'avait jamais eu de femmes réellement dans ses bras, oh, quelques aventures vite consommées mais c'était toujours des baisers volés, des moments de jouissance à peine entamés. Il n'avait jamais connu de fusion complexe, de désirs accomplis, de passion rassasiée.

A Reims, il avait eu une relation suivie avec une fille grassouillette. Petite elle était. Mais elle avait une peau si blanche qu'il était dans tous ses états dès qu'elle le laissait la prendre. Seulement l'absence de sujets d'avenir allait condamner cette relation purement charnelle. La fille partit avec un conducteur de benne, gros et court comme elle, mais toujours de bonne humeur, tout le contraire de lui. Duy ne regretta pas, cela faisait partie du jeu.

Une autre fois, une secrétaire de la société devait rester tard afin de terminer un travail avec lui. Ils passèrent la nuit ensemble. Elle était plus mignonne nue qu'habillée, cependant Duy estimait froidement qu'avoir des liaisons intra-société était malsain et ne pouvait que se terminer mal. Il proposa à la fille de ne se voir qu'à l'occasion, elle répondit oui sur le moment, mais il ne put jamais la revoir. Et pour cause : il lui avait maladroitement fait comprendre qu'elle ne servait pas à grand-chose d'autre !

Vis-à-vis de Dung et de Thy, les deux sœurs jumelles, Duy avait clairement un penchant pour Thy, mais Thy lui faisait un peu peur, car si Dung lui apparut comme une chercheuse de diamants, Thy, elle, serait une voleuse d'âme, et à son âge il voulait conserver son intégrité ! Y toucher, y goûter serait se mettre à sa merci. Mais il n'avait ni âme, ni diamant. Simplement un sexagénaire désabusé et fauché ! Il ne s'interdit donc rien, et tout lui arriva.

La seule chose dont il était sûr et fier, et forcément étonné, c'était qu'il n'avait aucun mal à satisfaire les deux femmes. Intérieurement, il parodiait un pseudo-maxime illustrant ces 40 années de diète: « *pierre qui n'a pas beaucoup roulé n'amasse pas mousse pour autant !* ». Amusé, il pensait à des copains méchants qui lui disaient : « *si tu ne te sers pas fréquemment de ton joujou tu verras, aux moments où tu en aurais le plus besoin, il se pourrait qu'il te fasse défaut ! Sans compter que le cancer de la prostate te guette* » .

Soulagé, il l'était clairement. Un souci de moins, purement pour l'orgueil. Car à supposer que la fonction ne fonctionnait pas, il pouvait toujours se tourner vers des médicaments incitatifs voire plus agressifs. Le fait qu'il commençait à regarder dans internet vers d'éventuels achats médicamenteux était le signe qu'il voulait, cette fois, se préparer à l'aventure ! Il souriait, était manifestement heureux de découvrir que les six décennies de vie trop mornes et trop calmes, qu'il appelait mère sérénité et père stabilité, n'était qu'un piètre euphémisme pour désigner timidité et craintes. *Chicken*, je l'étais. Je ne le suis plus, *a ha ha* aboya t-il bruyamment. Le peuple était prévenu désormais. Quiconque se mettrait dans sa zone de tirs essuierait des bobos.

Dung voulait juste une grossesse en pariant sur l'existence d'un éventuel patrimoine de Duy. Thy, quant à elle, voulait juste profiter de l'ombre portée par Dung pour dissimuler ses liaisons. Chose inattendue, Thy et Dung étaient en alternance menstruelle chaque mois, ce qui, pour Duy était plutôt agréable à vivre. En somme, Thy en profitait bien et Dung ne se doutait de rien, car celle-ci devait penser que Duy vivait toujours dans sa zone de contrôle, une zone qu'elle croyait renforcée par la présence de Thy qu'elle prenait pour une gendarme complice.

* * *

Prestissimo...

Mais Duy avait la pensée attirée vers encore autre chose, ou plutôt une autre personne : May Saly.

May Saly était la personne de service. Issue d'une peuplade des plateaux, elle avait trouvé quelques années plus tôt refuge chez Dung qui lui donnait « gîte et couvert » moyennant le travail domestique. La peau basanée, très basanée, mais lisse comme une jeune femme de vingt ans. Elle était belle comme une liane. Et Duy en était très amoureux surtout lorsque la liane en question se mettait à se tortiller en faisant son service dans sa chambre. Oh, May Saly ne le faisait pas exprès car les gens des peuplades étaient plutôt sportifs et spontanés. Ses muscles apparents semblaient faire rebondir ses parties les plus avantageuses. Et Duy la regardait travailler en ne cachant pas son admiration béate, voire la folle attirance qu'elle exerçait sur lui.

Une fin d'après-midi, c'était elle qui lui demanda innocemment: je vous plais ? Oui répondit sobrement Duy. Prenez moi, dit-elle simplement. Et il la prit. Elle lui expliqua plus tard que dans les haut-plateaux ces choses là sont naturelles, aucune place pour l'inutile comédie ni pour la fausse pudeur. De sa voix fraîche et presque juvénile elle rajouta : j'ai l'âge, dans mon village on partait se cacher dans les sous-bois.

Chez Duy, le premier contact avec la très jeune femme, de quarante ans sa cadette, fut comme il devait l'être. Divin car naturel. Sublime car exotique. Poignant par la coloration des peaux. Bouleversant par la différence d'âge. Et à chaque fois c'était pareil. Pareil, c'est-à-dire céleste !

Dung ne devina rien, et Thy non plus. Pour Dung, habituée aux canons de beauté citadine, ça n'effleurait même pas son esprit qu'une domestique à la peau sombre puisse plaire à Duy. Thy, tout en pensant comme Dung à l'identique avait une raison de plus de ne rien suspecter. Et pour cause, il fallait être surhomme pour déjà satisfaire les caprices de deux femmes, Duy ne pouvait donc que rentrer dans sa chambre pour vraisemblablement s'y effondrer.

Erreur ! les pulsions ont leurs raisons que la raison ne connaît point. Et puis Thy focalisait exclusivement son système de cachette vers Dung. May Saly, en un mot, n'existait ni pour Dung, ni pour Thy ! Tant et si bien que May Saly fut en réalité celle qui en profita le plus.

* * *

« *Andante...* »

May Saly, elle, était au courant de tout. Et pour cause, la gestion du linge usé c'était bien elle, la servante, qui s'en chargeait. Le nerf de la guerre. Mais elle était paradoxalement heureuse, l'amour partagé étant une tradition dans sa tribu. Et puis, fûtée, elle savait garder la discrétion.

Quant à Duy, il ne pouvait imaginer quelques mois plus tôt s'empêtrer dans une telle expérience, riche mais certes fatigante. Non pas tant sur le plan physique, et ça, il en était vraiment étonné. Mais il était tendu, car il se délectait tellement de la situation qu'il ne voulait à aucun prix qu'elle prenne fin. Tant que Dung pensait détenir un pactole, il pouvait continuer à s'amuser avec Thy qui ne demandait rien de trop, et surtout jouer à la folie avec May Saly. C'était May Saly qu'il voulait protéger. A elle seule il lui donnait régulièrement de l'argent, comme pour s'acquitter du karma, que May Saly avec une joie sans feinte mettait de côté. May Saly l'emmenait dans un paradis dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

* * *

« *Accelerando...* »

Ce fut May Saly qui un beau matin s'enfuit la première. Se sachant enceinte, elle se noya dans l'irrationnel et prit vite la décision de regagner son village sur les hauts-plateaux. Vraisemblablement elle voulut se mettre hors d'atteinte et plus personne ne sut ce qu'elle fut devenue. L'événement fit que Thy avoua alors à sa sœur jumelle qu'elle était aussi enceinte, mais qu'elle avait l'intention de garder le bébé. Quelqu'instinct lui disait que Duy lui reviendra.

Dung réalisa alors à quel point son plan avait mal fonctionné. Car elle également était enceinte ! Mais alors qu'elle n'en attendait plus rien de leur liaison, Duy l'acheva en lui avouant qu'il ne possédait pas grand-chose. Dung n'hésita pas longtemps et prit la décision d'avorter. Dung quitta le domicile commun qu'elle laissa à Thy.

Quant à Duy il ne pouvait que constater les dégâts, paradoxalement fier de lui. Une véritable tragi-comédie ! Trois femmes engrossées d'une seule foulée, il avait du mal à l'assumer. Trente ans en arrière et c'était une catastrophe de première grandeur pour le jeune homme qu'il était. Tragique même, si ses parents étaient encore vivants.

* * *

« *Adagio...* »

Juste avant la naissance de bébé, Thy dit à Duy :

- Je t'aime, Duy. Tu sais, je désirais que tu sois à moi depuis nos premiers regards. Dans le fond, on est fait l'un pour l'autre.
- C'était réciproque Thy. Et nous sommes très bien ici à Cần Thơ.

Duy respirait profondément. Silencieux, il écoutait. Il se sentait comblé, mais également perplexe.

Beaucoup d'interrogations essentiellement métaphysiques l'habitaient depuis peu. Drôle de vie, vide à désespérer pendant un demi-siècle, avant un tsunami renversant sur la dernière longueur. Un peu comme un film au ralenti en noir et blanc, avec des dégradés de gris, avant une flambée de couleurs. Mais pourquoi si tard, telle une fleur de cactus qui se ferait attendre dans le désert ? Son cerveau lui-même tournoyait, abandonnant l'optimisme pour une certaine lassitude, puis reprenant de l'espérance pour balayer l'incompréhension. Sa faute personnelle, son karma ou quelque chose d'autres ? Et Dieu là dedans ? Et pourtant qu'y avait-il de si compliqué que de se marier et d'avoir un enfant ? Dieu l'avait-t-il oublié un moment ? ou alors serait-ce les événements de son pays à l'origine d'un bouleversement de la vie de millions de familles, dont la sienne propre. C'était l'autre tsunami, plus grave celui-là, c'était complètement fou, à y penser sérieusement. Aurait-il pu faire autrement ? Comment font les autres ?

Ce fut à la pensée des autres qu'il se calma. Combien de ceux de sa génération avaient pu connaître une vie vraiment normale ? La réponse n'était que trop évidente, il ne voulut poursuivre ses réflexions. Son enfant devra pouvoir jouir de la vie comme tous ces enfants heureux de la terre et sa protection sera là son but ultime, comme désormais celui de Thy. Ce sera sans doute la dernière pièce du puzzle de sa vie.

Pendant plus d'un demi-siècle il avait vécu sur un puzzle manquant. Au soir de sa vie, une vie ni ronde ni carrée, il devait mettre les bouchées doubles. Le temps passé était trop long, celui futur sera-t-il trop court ? Il se dit qu'il faut laisser la partition à Dieu. Sur ce, il se décontracta, envoya un tendre sourire à Thy, caressa affectueusement son ventre bien rond. Il se rendit compte qu'au final le puzzle sera quoi qu'il arrive parfait, bien que tardif. Et il sanglota de bonheur.

PHAN VĂN TRƯỜNG JJR64
Cannes, le 9 Août 2013
pvtruong@hotmail.com